

ANTIRESSE

Observe • Analyse • Intervient

La France d'Eric Zemmour

Seul ou à plusieurs?

Kaboul, tombeau des empires

Bons et mauvais chefs

Lire Thoreau

2015-2021

**6 ans
sans
pause!**

N° 314 | 5.12.2021





LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

Eric Zemmour, une France d'avant la France

CE DISCOURS DE CANDIDATURE DÉLIVRÉ VIA YOUTUBE N'EST PAS UNE TRIBUNE POLITIQUE. C'EST UN SIGNE DES TEMPS.

Cette semaine, le mardi 30 novembre, Eric Zemmour a annoncé sa candidature à la présidence de la République française. Il l'a fait sur un mode archéofuturiste où le vecteur en dit autant que le message. Ni conférence de presse, ni interview, mais une adresse directe au peuple via sa chaîne YouTube. Au bout d'une journée, la vidéo avait dépassé les deux millions de vues. Le chroniqueur, qui par sa simple apparition fait exploser l'audience des médias classiques(1), n'a plus besoin d'eux. Il est dans cette campagne le centre par rapport à quoi tous se

positionnent: pouvoir, opposition, réseaux, médias. Voilà encore un signe de la mutation profonde que subissent les systèmes d'information sous les coups de la révolution technologique, tant dans leur fonctionnement que dans leurs hiérarchies symboliques. Les médias de grand chemin, de plus en plus marginalisés, sont mécaniquement poussés sous l'aile des pouvoirs politiques et financiers qui peuvent encore les entretenir, et dont ils assurent, de plus en plus ouvertement, le service de relations publiques.



- NB. Le 2 décembre, YouTube avait déjà fortement bridé la diffusion de la vidéo de Zemmour par une limite d'âge et la suppression du bouton «partage». Rien à redire: les censeurs confirment qu'il s'agit d'un discours pour adultes.

Ceci pour l'aspect *futuriste*. Le côté *archéo*, lui, irrigue tout le reste, et ces deux univers dissonent en un contraste saisissant.

Cravate noire austère sur chemise blanche, bibliothèque de livres soigneusement reliés en arrière-plan, microphone à suspension rétro sur bureau XVIIIe. Il ne manquait que le noir et blanc pour nous replonger dans les «films de Sautet et de Verneuil» évoqués dans la suite de son message. Ou dans un *remake* dystopique du *Président* de Verneuil, justement, égaré dans un méandre tragique des temps futurs. Le *Président*, ce huis clos déchirant tiré du roman de Simenon, où le stoïque Beaufort/Gabin, le «starets» de la république vertueuse, croit «tenir» Chalamont/Blier, le jeune loup qui l'a trahi, par la preuve de sa trahison même, ne comprenant pas que c'est lui, le vieux, qui est l'ours en cage d'un temps de traîtres.

L'orateur en lisant son adresse regarde rarement son public, c'est-à-dire la caméra. Il est tout entier absorbé dans ses feuilles, comme

jadis un présentateur de l'ORTF ou le roi bègue des Anglais déclarant la guerre à l'Allemagne, comme pour signifier que c'en est fini de la société du spectacle, que l'heure est trop grave, qu'il ne reste que des mots sobres chargés de sens et d'action. Cette abolition de la mise en scène, *elle-même soigneusement mise en scène*, démarre par un gros plan monacal sur le front large et les paupières lourdes du chroniqueur parisien. La proximité est presque intime, on éprouve jusqu'au grain de sa peau. Une mélancolie proche du chagrin vous envahit cependant qu'Eric Zemmour, par brèves séquences, déroule l'album d'une France qui fut et qui ne reviendra jamais plus, des *gentes dames* à Barbara et de Pasteur à Brassens.

UN SENTIMENT «ÉTRANGE ET PÉNÉTRANT»...

On n'a jamais vu un tel lancement de campagne. A ses millions de compatriotes effrayés, humiliés, bureaucratisés en voie d'ensauvagement rapide, Zemmour semble adresser un discours de cabinet. Ni cabinet d'avocat, ni cabinet ministériel: cabinet d'estampes ou de livres rares. Le contraire même de la tribune pour les masses. Son programme est une machine à remonter le temps. Restaurer une nation et, du même élan, la civilisation qu'elle a bâtie au cours de dix siècles avant de s'autodétruire méthodiquement, délibérément. Ce n'est pas un projet politique, c'est

un envoûtement littéraire. Le *Temps retrouvé* de Marcel Proust.

Le mot-clef, pourtant, est un concept qu'on ne voit que dans les textes révolutionnaires les plus radicaux:.

«Depuis des années, un même sentiment vous étreint, vous oppresse, vous hante: un sentiment étrange et pénétrant de *dépossession*.» (Souligné par SD)

Ce terme, *sentiment de dépossession*(2), survient dès la première phrase et il est répété à la troisième minute. De la pénombre feutrée monte un rugissement. Le remède, la voie de la *réappropriation*, reprend la recette de base du *Make America Great Again* de Trump.

- *Réindustrialisation, relocalisation.*

«Ramener en France nos entreprises qui ont déménagé, redonner du travail à nos chômeurs... protéger nos trésors technologiques et cesser de les brader aux étrangers.»

- *Fierté nationale et défense des valeurs traditionnelles.*

«...cesser de livrer nos enfants aux expériences égalitaristes des pédagogistes et des docteurs Folamour des théories du genre et de l'islamogauchisme.»

- Et puis, bien entendu, *arrêt de l'immigration de masse*, aboutissant à l'annihilation de la nation historique avec la complicité des élites dirigeantes de tous bords.

«Droite ou gauche, ils vous ont menti, vous ont dissimulé la gravité de notre déclasserment, ils vous ont

caché la réalité de notre remplacement.

«L'immigration n'est pas la cause de tous nos problèmes, même si elle les aggrave tous.»

VIAGRA POLITIQUE

Si corrompues, si pleutres, ces élites, qu'il ne s'y est pas trouvé, nous dit Zemmour, un seul leader pour «prendre le flambeau» de ses idées. C'est pourquoi, «revenu de cette illusion», le philosophe s'est résolu à devenir homme d'action. Malgré son âge, il veut donner l'exemple d'un engagement viril face à une caste de «prétendus compétents» qui «étaient surtout des *impuissants*». Soulignons le mot! Son fameux doigt d'honneur de Marseille n'est que la traduction gestuelle (et surjouée) de ce mâle discours. Ses appels à l'expulsion des criminels et à la remigration, une provocation presque burlesque. On pense au pathétique chevalier noir des Monty Python qui, quoiqu'amputé de tous ses membres, prétend encore barrer le passage, seul, au roi Arthur et à son écuyer.

On aurait envie d'en sourire — sans ce détail poignant: l'homme qui tient ce discours a réellement mis sa peau au bout de ses idées. Eric Zemmour est aujourd'hui l'homme le plus haï de France. Chaque aspect de sa vie privée est disséqué et étalé. Le barrage de haine est lui aussi inouï. Son assassinat par un «déséquilibré» susciterait aujourd'hui des nuits de liesse dans certains quartiers et des regrets fort prudents dans le reste du territoire. (Un sort dont il pourrait

en partie se prémunir, à mon avis, en faisant savoir qu'il a laissé des consignes précises de report de voix chez son avocat, *en cas de malheur...*)

Si irrecevable qu'il soit, son discours se déploie dans un pays qui prétend avoir inventé la liberté de pensée et d'expression — et il reste bien moins violent que les appels au meurtre de certains rappeurs en vogue sur le bord opposé. Appels que la bien-pensance française se garde bien d'entendre, et encore plus de condamner. Cette semi-cécité, cette semi-surdité qui absolvent toute offense contre soi, c'est justement le fond du reproche que Zemmour fait à l'élite française. Dans le fond, il ne fait que répéter aujourd'hui des constats et des opinions qui, il y a quelques années seulement, étaient parfaitement honorables (comme on peut le voir dans [cet article du premier chef de gouvernement de la Ve République, Michel Debré, sur le déclin démographique de la France.](#))

LE BATACLAN N'EST PAS LE WYOMING

A supposer même que, par une facétie du destin, la majorité lui soit favorable, comment Zemmour gouvernerait-il la France? Avec qui? Avec les minets cyniques et les crevettes narcissoides qui constituent le gros de l'effectif ministériel? Avec les jars rengorgés de la haute fonction et les partouzeurs *Régence* burinés de débauche, tout droit issus de *Que la fête commence?* Avec les eunuques tatillons formés depuis un siècle bientôt par les hautes écoles de l'émasculat

jargonante? Avec les «souffreteuses endives dévitalisées» (© Abel Quentin(3)) qui encombrant la vie culturelle et universitaire?

Lui qui n'a même pas trouvé un homme ou femme politique pour «reprendre son flambeau», ne pourrait trouver les compagnons de son règne que deux ou trois générations *après* le triomphe de ses idées et de la régénération morale, vitale et même sexuelle qu'elles impliquent. Cette boucle temporelle cocasse définit la nature de son programme. Cet homme est seul. Sa candidature n'est pas une plateforme politique, c'est une prophétie.

Comparer Zemmour à Trump, c'est confondre pot de terre et pot de fer. Donald Trump est un pur homme d'action, un businessman roué qui se finance lui-même. Qui finance Zemmour? Les mêmes milliardaires, murmure-t-on, que ceux qui ont soutenu Macron. On en conclut un peu vite que le *coming out* du journaliste n'est qu'une mine sous-Marine. Quoi qu'il en soit, le carburant même de son décollage lui englue les ailes.

Plus important: Donald Trump adresse son «Haut les cœurs!» à une nation de démerdards, d'entrepreneurs et d'indépendants farouches qui n'ont jamais attendu aucune aide de l'État et qui tiennent en permanence le fusil à pompe dans la lunette arrière du pick-up. Même les femmes de cette Amérique «rouge» ont souvent des Beretta fourrés dans la ceinture du jean. Qu'on les utilise ou non, le port d'armes détermine à

la fois le rapport du citoyen à l'ordre public et son respect de soi. Beaucoup pensent encore, comme jadis, que le citoyen sans sa rapière n'est qu'un serf qui se la pète. Voici vingt ans, le documentaire de Michael Moore *Bowling for Columbine* avait fait le procès de cette *Amérique qui fait* (vraiment) *peur*, hyperarmée et surviolente. Mais, sans le savoir, il dessinait aussi la carte des dernières provinces viriles de la civilisation européenne, celles où l'homme souverain était encore déterminé à se faire justice soi-même, fût-ce en exposant sa propre vie. Combien d'années-lumière séparent les brebis traumatisées du Bataclan des milices survivalistes du Wyoming? Est-ce la même humanité?

La campagne tonitruante de Donald Trump entraine dans cette Amérique belliqueuse comme le porto dans du Stilton. Mais où est la France capable de traduire en actes la harangue de Zemmour? Le candidat est-il obnubilé par sa rhétorique au point de croire que la puissance du discours fera sortir de terre l'armée qu'il mettra en branle?

UNE DÉFENSE HÉMIPLÉGIQUE

Eric Zemmour a peut-être des idées chimériques, mais il n'est pas idiot. Il sait, sans nul doute, combien son appel est désespéré. Son programme n'est qu'une admonestation: «Repentez-vous!» et «L'heure du Jugement sonne!» Sa prophétie est plus sommaire que sa pensée, car les prophéties ne peuvent être subtiles. Il est scanda-

leusement partial, par exemple, sur l'immigration, comme si le «grand remplacement» n'était pas d'abord une négation intérieure, comme si le raz-de-marée ethnique ne répondait pas à un appel du vide. Sa concurrente Marine Le Pen est beaucoup plus fine sur ce chapitre, veillant à ne pas taquiner ce point aveugle de l'analyse politique: la part du vote immigré dans les scores de l'extrême droite. Sans revenir à la colonisation de grand-père — vantée jadis par cette gauche qui aujourd'hui la condamne —, il est impensable d'innocenter la France de son rôle dans les guerres impériales de l'Occident qui, de Yougoslavie en Afghanistan, ont nomadisé des populations qui ne demandaient qu'à vivre tranquilles. Qui est allé sauver la mise au fondamentaliste Izetbegović à Sarajevo et construire des bunkers pour les islamistes «modérés» de Syrie? Qui d'autre que la France a assassiné Kadhafi et par là même livré l'aire saharienne aux islamistes sanguinaires et la Méditerranée aux marchands de migrants?

Or ce même homme qui sommairement renvoie les Arabes à leur *fatum* islamique ose se mettre la synagogue sur le dos en rappelant avec Napoléon que les juifs français sont d'abord... français et répudiant tout communautarisme(4):

«Mon judaïsme s'inscrit dans la grande tradition des Israélites français qui sont définis par deux phrases: un, Clermont-Tonnerre, 1791, "Rien aux juifs en tant que nation, tout en tant qu'individus" ; deuxième phrase, Napoléon

qui dit au Sanhédrin qu'il réunit
 "Vous devez considérer désormais
 que Paris est votre Jérusalem".
 C'est exactement ce que je pense.»
 (*L'Heure des pros*, 14.10.2021)

Dans la France idéale de Zemmour, il y a des juifs loyaux, mais il n'y a pas de musulmans. L'islam à ses yeux n'existe qu'en tant que contradiction de tout ce en quoi il croit. C'est, littéralement, un antisystème, n'existant que par son opposition à ce que «nous» sommes(5).

UN MYSTIQUE NATIONAL

Dans l'idée qu'il donne de lui, Zemmour ne semble penser qu'à la France, avec la rigidité de Maurras et le lyrisme de Bainville, sans voir que ce grand fleuve ne charrie plus la même eau, sans tenir compte des affluents qui le composent. Tout prophète est un poète. Or Zemmour est un pur prophète d'Ancien testament qui crie dans le désert et qui finit lapidé.

Il est difficile, depuis l'époque de Barrès, de Léon Daudet ou de l'Action française, de trouver une figure qui le surpasse en ardeur nationale. Mais une chose est d'exprimer de telles idées dans ses articles et ses livres, autre chose de vouloir les imprimer dans la réalité d'un pays si éloigné de ces archétypes.

Pour raviver la France unie qu'il rêve, il lui faut ramener l'horloge de l'histoire encore beaucoup plus haut qu'il n'ose le dire.

Plus haut que la Révolution et le premier autogénocide de l'histoire (celui des Vendéens).

Plus haut que les Lumières et leurs idées corruptrices.

Plus haut que Versailles, sa cour de seigneurs apprivoisés et son centralisme totalitaire.

Plus haut que l'immigration musulmane, plus haut même que l'apparition de l'islam.

Plus haut que l'Église ultramontaine qui passa son temps à saper la nation, plus haut que les dragonnades et les terribles persécutions confessionnelles, plus haut que les rois médiévaux et la persécution des Juifs.

Plus haut que les Croisades qui déchirèrent le christianisme en deux. Plus haut que le Schisme qui laissa la voie libre au Turc et aux califes.

Plus haut que Charlemagne, par conséquent (ce lointain aïeul de Merkel)! Quelque part du côté de Grégoire de Tours et des rois mérovingiens, voire d'Irénée de Lyon. Vers cette aube des temps où la France était encore la Gaule, fraîchement baptisée, ardente... et orthodoxe.

Zemmour est une figure sans précédent dans l'histoire de France. Il unit le prophète juif au martyr (témoin) national — le témoin d'une France au manteau tout d'une pièce, non encore mité par ses propres poisons idéologiques (qui font aussi partie du cadeau de la France au monde moderne). Témoin d'une France du don de soi, bref d'une France chrétienne.

Or il n'y a que dans l'Église des premiers siècles, celle préservée parmi les nations orthodoxes, que l'on célèbre les prophètes juifs à l'égal



des martyrs chrétiens, les Daniel, Habacuc et particulièrement Elie. Or, au vu de chacun et à l'insu de tous, en France, Eric Zemmour remplit ce maillon-là. Encore faudrait-il un éveil théologique pour le reconnaître.

Peut-être est-ce pour cela que, dans sa mise en scène si étudiée, la seule représentation visible dans le champ de la caméra est une petite icône veillant sur le candidat... Mais qui s'en sera aperçu?

CODA

Depuis l'incendie de Notre-Dame, en avril 2015(6), la France semble entrée dans une époque d'agonie et de présages. La *Zemmouriade* en est l'une des manifestations les plus saisissantes. Évoquer le retour d'une France fervente et dévouée, radieuse et grave, d'une France débarrassée du cynisme et des ricanements, c'est un mot d'ordre mystique, mais ce n'est pas plus irréaliste que de récla-

mer la remigration. Je n'exprime ici ni adhésion, ni condamnation, je me contente de décrire, fasciné, l'énormité du *signe des temps*.

NOTES

1. «Son entretien au 20 heures a permis à TF1 de déchaîner 7.2 millions de téléspectateurs, soit 30.9 % de l'ensemble du public, entre 20h12 et 20h24.»
2. Mais aussi dans la dégringolante analyse du hold-up financier global de Liliane Held-Khawam. Son livre *Déposition* est une lecture éprouvante, mais nécessaire.
3. Dans son remarquable roman *Le Voyant d'Étampes*, dont nous reparlerons.
4. Il a également peint un Bernard-Henri Lévy (ce «Malraux de carnaval») comme un traître typique à son pays et comme «le plus grand fabricant d'antisémitisme qui soit au monde», «plus proche de Barrès» quand il est en Israël, et de Zola quand il est en France.
5. De manière intéressante, et sans doute à son insu, Zemmour reprend la vision organique des civilisations développée par l'historien russe Lev Gumilev (*Ethnogenèse et biosphère terrestre*), une vision où les civilisations «vivantes» comme celle de la Méditerranée gréco-romaine puis chrétienne, développent leurs propres «poisons» — essentiellement définis par leur fonction d'*opposition* à la matrice — qui finissent par les tuer: ici, l'islam ou le manichéisme.
6. Voir «La libération de Notre-Dame», AP177 | 21/04/2019.



ENFUMAGES par Eric Werner

Seul ou en équipe? (Les voies de traverse, 6)

FACE À L'OPPRESSION, ON VOUDRAIT INSTINCTIVEMENT RALLIER UN GROUPE. MAIS CE N'EST PAS FORCÉMENT LA SOLUTION LA PLUS EFFICACE. MÊME SI, COMME L'INDIQUE ERNST JÜNGER, LE GROUPE DE RÉSISTANTS PERPÉTUE LE RITUEL FONDAMENTAL DU CHRISTIANISME: L'EUCCHARISTIE.

Lorsqu'on se rend compte qu'un pays de très ancienne liberté est en train de basculer dans le totalitarisme, le premier réflexe est de recourir aux outils habituels de la démocratie (ou de ce qu'il en reste) pour essayer de freiner le mouvement, voire l'arrêter. Ces outils sont connus: se présenter aux élections, user de son droit de manifester pacifiquement dans la rue, écrire des lettres de lecteurs aux journaux, créer un blog, se faire filmer en train de commettre un acte de désobéissance civile, etc. On ne dira pas ici que cela est inutile, mais les limites de l'exercice apparaissent vite. Non seulement on n'arrête rien, mais l'État total

en profite pour user ses adversaires (le harcèlement judiciaire n'est pas un vain mot), le cas échéant, même, les transformer en faire valoir. Ce n'est donc pas très gratifiant. On a un peu l'impression de perdre son temps. Et donc, très vite également, on cesse d'utiliser ces outils-là pour passer à autre chose. Exactement quoi, nous laisserons ce point de côté.

En revanche une question se pose, celle de savoir s'il vaut mieux être seul pour faire ce qu'on a à faire ou le faire à plusieurs. Elle n'est que rarement posée mais on la pose ici quand même, d'une part parce que ce n'est pas du tout la même chose que d'agir seul ou à

plusieurs, et de l'autre parce que deux traditions historiques ici se font face: deux traditions bien distinctes. En soi c'est intéressant.

ALTERNATIVE

Soit par conséquent l'on agit seul dans son coin, soit l'on intègre un cadre collectif pour agir à l'intérieur de ce cadre. En principe, c'est *l'un ou l'autre*. Sauf que, parfois, les acteurs sociaux mènent une double vie. C'est rare, mais cela arrive. C'est donc aussi parfois *l'un et l'autre*. De plus, on peut très bien faire les deux choses *l'une après l'autre*. On agit d'abord seul dans son coin, avant de rejoindre un groupe existant et de faire cause commune avec d'autres personnes dont on se sent proche. Ou alors l'inverse: mais c'est plus rare. Par ailleurs, il ne faut pas concevoir l'individu et le groupe comme forcément antinomiques l'un à l'autre. Beaucoup de groupes (y compris réguliers) fonctionnent aujourd'hui de manière décentralisée (exemple, les forces spéciales), ou encore en réseau: non pas donc verticalement mais horizontalement. Les individus sont ainsi encouragés à faire preuve d'initiative. Ils disposent d'une certaine marge d'autonomie. La structure réticulaire est celle de nombreux groupes clandestins.

Cela étant, on n'en est pas moins en présence de deux modèles oppo-

sés: l'un articulé à l'individu, l'autre au groupe. Dans le *Traité du rebelle*, les deux options sont présentes. Ernst Jünger insiste beaucoup par exemple sur le fait que l'individu peut à lui seul faire beaucoup de choses: «Le recours aux forêts peut être opéré par la plus petite des minorités et même par un seul individu», écrit-il ainsi au chapitre 29. Mais au chapitre suivant (chapitre 30) il montre comment ce même recours aux forêts s'analyse non seulement comme une possible rencontre avec soi-même mais avec l'autre, au sens où cette première rencontre, celle avec soi-même, «mène jusqu'à cette strate qui fonde toute vie sociale et contient depuis les origines toute communauté. Elle conduit vers *cet homme* en qui réside, en-deçà de l'individuel, notre richesse première et dont rayonnent les individuations. (...) Le moi se reconnaît en l'autre: il se conforme à la vieille formule: "Tu es celui-là!" L'autre peut être la bien-aimée, ou encore le frère, le dolent, le dépourvu. Lui prêtant secours, le moi se fortifie par là même dans l'impérissable. Acte en lequel se confirme la structure morale du monde.» Et encore: «En toute occurrence, envers chacun, l'homme seul peut ainsi devenir le prochain – ce qui révèle son être inné, sa naissance princière.»

Bref, le Rebelle ne se décline pas seulement au singulier mais au pluriel.

Le magazine de l'Antipresse est un hebdomadaire de réflexion et de divertissement multiformats.

Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 429, 1950 Sion, Suisse.

Rédacteur en chef: Slobodan Despot. Direction stratégique: Yulia Baburina.

Abonnement: [via le site ANTIPRESSE.NET](http://via.le.site.ANTIPRESSE.NET).

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)

Non seulement le recours aux forêts n'ignore pas le lien à l'autre mais il lui arrive de fonctionner en ce domaine comme un *révélateur*. Tout ce passage est à consonance chrétienne. On aura noté ici la référence au prochain: celui qu'on est pour l'autre en tant qu'on lui prête secours. C'est la parabole du Bon Samaritain. On dira que cela n'a rien à voir avec l'action collective. Voire. Laissons ici de côté le Bon Samaritain. Qui ne voit que l'entraide mutuelle joue un rôle de premier plan dans le fonctionnement d'ensemble d'un groupe quel qu'il soit (petit ou grand)? Le christianisme lui-même s'est créé sur la base de l'entraide mutuelle. C'est ce que les premiers chrétiens ont appelé le Royaume de Dieu. Le Royaume de Dieu est la réalisation de la justice sur terre. Or la justice suppose que les riches donnent un peu de leur surplus aux pauvres. A la limite même on met tout en commun, en sorte qu'il n'y a plus ni riches ni pauvres.

Il en est resté quelque chose, on le sait, dans l'Eucharistie, qui n'est rien d'autre en fait qu'un repas partagé. On rompt le pain et on le distribue. On fait ici mémoire de quelque chose qui a réellement eu lieu: un repas partagé. Ensuite est venue la ritualisation. Mais au point de départ, le christianisme est bien ce qu'on vient de dire: un repas réel et partagé. On est tous autour d'une table, et l'on mange ce qui a été mis en commun: le pain et peut-être d'autres choses encore. Dès lors, effectivement, il n'y a plus ni riches ni pauvres (ni maîtres ni esclaves, ni juifs, ni païens, ni hommes ni femmes, etc.). En revanche il y a un groupe soudé,

cimenté: les premières églises chrétiennes (1).

L'EUCARISTIE COMME MODÈLE

Ce n'est donc pas complètement en vain qu'Ernst Jünger se réfère au prochain (et au secours qu'on lui prête) lorsqu'il aborde la question du groupe, plus exactement encore du passage du «Je» individuel au «Nous» collectif. Le groupe naît en fait de ça: de l'entraide mutuelle. Et cette tradition-là, celle de l'entraide mutuelle, est la tradition chrétienne. Cela ne signifie bien sûr pas que les chrétiens aient été les seuls dans l'histoire à y avoir recours. L'entraide n'est pas un monopole chrétien. Ce n'en est pas moins au sein du christianisme, en particulier du christianisme des origines, que cette réalité-là, celle de l'entraide mutuelle, a été pour la première fois *pensée*. C'est en son sein également qu'ont été créés les symboles qui la représentent (le repas partagé, la rupture du pain avant le repas, etc.). Le christianisme lui-même s'est entièrement construit *autour* de ces symboles-là et de ce qu'ils représentent. Autant dire qu'ils s'inscrivent *au cœur même* du christianisme. Sans eux le christianisme n'est pas même imaginable. Il perd toute signification.

Passons maintenant à l'autre option: l'action en solitaire. Dans le *Traité du rebelle*, elle est très nettement privilégiée. Si l'on fait abstraction du chapitre 30 dont il vient d'être question, le *Waldgänger* est avant tout un solitaire. On ne dira pas un loup solitaire: juste un solitaire. On pourrait ici citer le sage stoïcien se retirant sur sa Citadelle intérieure. Sauf que le sage stoi-

cien ne se pense pas lui-même comme un acteur politique. C'est un pur contemplatif, ce que n'est assurément pas le Rebelle. Le Rebelle commence certes par se replier sur sa Citadelle intérieure, mais ensuite il en sort pour faire un certain nombre de choses. C'est la démarche de Sylvain Tesson dans *Sur les chemins noirs*: ce livre où il relate sa propre traversée à pied de la France. Nous en avons souvent parlé ici même. Sylvain Tesson passe plusieurs semaines sur les chemins noirs avant d'émerger à la pointe du Cotentin, sur les terres du Chevalier des Touches. Ce dernier s'était illustré au cours des guerres de Vendée. Sylvain Tesson reprend donc l'héritage.

Le sage stoïcien aspire à l'autonomie, dans une certaine mesure aussi c'est le cas du *Waldgänger*. Le sage stoïcien ne s'occupe pas de l'autre, l'autre lui est extérieur. Son propre corps aussi lui est d'ailleurs extérieur(2). Encore la Citadelle intérieure. Les chemins noirs ne me font pas rencontrer l'autre mais moi-même en train de marcher sur eux et de méditer tout en marchant. Je trace mon propre sillon, je ne m'occupe que de lui et de moi en train de le

tracer. On est très loin ici du christianisme. Et en même temps très proche. On s'oppose au monde existant, on aimerait bien le remplacer par un autre moins corrompu, moins violent. De part et d'autre c'est la même radicalité éthique, la même négation du présent. On rejette l'immanentisme régnant, le cynisme sans limite des dirigeants qui mentent comme ils respirent. Mais les chemins noirs sont une chose, le repas partagé une autre.

- Illustration: Un maquis près de Venelle en Provence, 1944.

NOTES

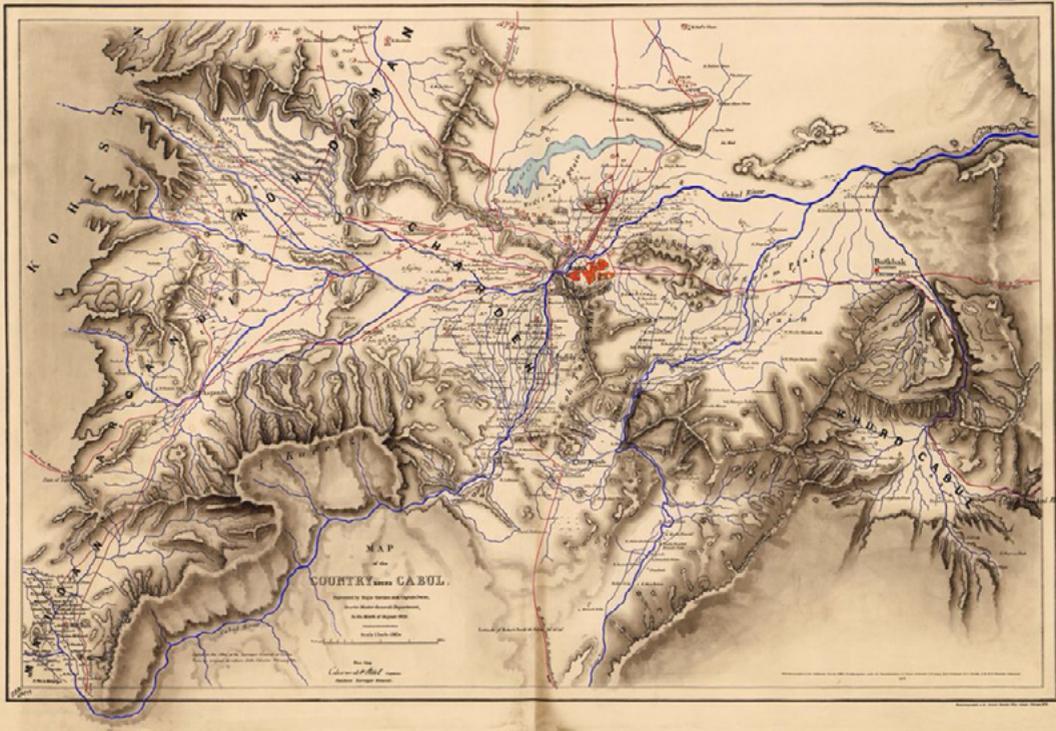
1. Sur cette thématique, cf. John Dominic Crossan, *Jesus: A Revolutionary Biography*, HarperCollins, 1995, et *The Birth of Christianity: Discovering what happened in the years immediately after the execution of Jesus*, HarperCollins, 1998.
2. Pour Epictète (*Manuel*, 2), les maladies ne doivent pas plus nous préoccuper que la pauvreté ou la mort. Le corps fait partie des *alotria*, des choses qui nous sont étrangères. Nous n'avons pas prise sur elles et ne devons donc pas nous en soucier. Les Évangiles nous montrent au contraire que le corps est quelque chose d'important. Jésus guérit les aveugles, les handicapés et les lépreux.

Pain de méninges

QUAND LES ETATS DEVIENNENT FOUS

Nous avons appris — et notamment par l'expérience nazie — qu'un État aussi peut être fou. À l'instant final du désastre, en 1945, l'Allemagne a semblé s'être suicidée. Alors meurent les symboles, l'univers de la Référence allemande s'est trouvé frappé d'infamie.

— Pierre Legendre, *La Fabrique de l'homme occidental*.



LE GRAND JEU par Jean-Marc Bovy

Tous les chemins mènent à Kaboul

L'AFGHANISTAN, CE RÉCIF MONTAGNEUX OÙ LES EMPIRES S'ÉCHOIENT... AU TRAVERS D'UN UTILE RAPPEL HISTORIQUE, JEAN-MARC BOVY ESQUISSE LE RÔLE DE CETTE ZONE-PIVOT DANS LES STRATÉGIES SÉCULAIRES DU GRAND JEU. MAIS AUSSI DANS L'EFFONDREMENT EN TEMPS RÉEL DE LA PUISSANCE US QUE NOUS OBSERVONS AUJOURD'HUI.

Le Pentagone a mis du temps à l'admettre: les USA ne peuvent plus faire la loi impunément sur la planète entière ou — dit autrement — le monde n'est plus unipolaire. L'aveu est public et sort de la bouche de nul autre que le général étasunien Mark Milley, chef d'État Major des armées (*Chairman of the Joint Chiefs of Staff*). Pour reprendre ses propres termes dans une déclaration du 3 novembre:

«Nous entrons dans un monde tripolaire avec les États-Unis, la Russie et la Chine, qui sont tous les trois de grandes puissances. En passant de deux à trois, on va vers une plus grande complexité.»(1)

C'était en effet plus simple, quand Washington pouvait arroser de bombes l'Irak, la Serbie, la Libye, la Somalie ou le Yémen (par Saoudiens interposés) en se souciant comme d'une guigne du droit international et du Conseil de sécurité de l'ONU.

Curieusement, le chef du Pentagone semble considérer que jusqu'à ce jour les USA faisaient un pas de deux avec la Russie dans le grand ballet planétaire. Il y a pourtant maintenant trente ans que, depuis la Chute du Mur, la Russie ne compte plus aux yeux de Washington que comme puissance de second rang. Le général Milley conclut: «Qu'est-ce que cela signifie? Cela signifie que nous devons mettre l'accent sur le maintien de la paix entre grandes puissances». Une manière d'avouer que le maintien de la paix n'était pas la première des préoccupations du Supergrand quand il était seul à la manœuvre. Et qu'il devra réapprendre à apprivoiser la colombe, de concert avec les deux autres grandes puissances qui se parleront désormais d'égal à égal.

Il aura fallu la débâcle d'Afghanistan pour arracher ce constat d'échec au chef militaire de l'Empire US. Devant la Commission du Sénat, qui le met en cause dans la gestion calamiteuse du retrait de Kaboul, le général Milley refuse de présenter sa démission. Il clame avoir rempli pleinement son rôle en conseillant le président Biden, qui est légalement le commandant suprême. Pourtant, dans une interview télévisée, Old Joe a un blanc. Il ne se souvient pas que Milley lui aurait conseillé le 25 août – soit six jours avant la date limite du retrait des troupes – de garder sur place 2500 soldats pour permettre une retraite en bon ordre(2). On ne peut s'empêcher de penser que la déroute était programmée de longue

date et que le général n'a pas complètement tort d'invoquer à sa décharge qu'il était *seulement* en fonction depuis 2019. La fuite d'Afghanistan a des causes qui remontent loin dans le temps et résultent d'une stratégie qui présidait depuis vingt ans à la guerre la plus longue de l'histoire des USA.

Pour comprendre cette stratégie qui a eu ses heures de gloire avant d'échouer si piteusement, on doit se référer en premier lieu à l'un de ses principaux instigateurs: Zbigniew Brzezinski, conseiller à la sécurité du président Carter de 1977 à 1981. *Dr Zbig* a été à l'origine de l'*Opération Cyclone* lancée secrètement en 1979 par la CIA contre le régime de Kaboul qui était à l'époque communiste et regardait vers Moscou. L'opération consistait à former et armer secrètement les moudjahidines, des combattants traditionalistes qui, comme plus tard les talibans, visaient à rétablir la charia. La réaction de Moscou ne s'était pas fait attendre. Quelques mois après le lancement de l'opération, le 25 décembre 1979, les chars de l'Armée rouge entraient en Afghanistan pour se porter au secours du président communiste. Les Soviétiques étaient tombés dans le piège qui leur avait été tendu et mirent dix ans pour en ressortir vaincus. Dans le rôle d'arroseur arrosé, les Américains revivent aujourd'hui la même défaite humiliante que celle qu'ils avaient fait subir à leur rival soviétique par moudjahidines interposés. Comment en sont-ils arrivés là?

La stratégie de Brzezinski, qu'il

a décrite dans *Le Grand Échiquier*, n'avait rien de nouveau et consistait par tous les moyens de la realpolitik à encercler ce que les géopolitologues anglo-saxons appellent le *Heartland*, soit le cœur du continent eurasiatique occupé par l'URSS, de la Baltique au Pacifique et de l'Arctique à l'Himalaya. Surmontant toute espèce de préjugé idéologique, Nixon n'avait pas hésité à tirer parti du schisme sino-soviétique pour flirter avec la Chine de Mao et prendre ainsi à revers son grand rival moscovite. Washington avait même lâché temporairement Taïwan et transféré son ambassade à Pékin. Pas de scrupule non plus à intervenir au Cambodge aux côtés des Khmers rouges soutenus par la Chine. A propos de l'Afghanistan, Brzezinski l'a confessé à un journaliste du *Nouvel Observateur*: «Le jour où les Soviétiques ont officiellement franchi la frontière, j'ai écrit au président Carter: *Nous avons maintenant l'occasion de donner à l'URSS sa guerre du Vietnam.*» Question du *Nouvel Observateur*: «Vous ne regrettez pas (...) d'avoir favorisé l'intégrisme islamiste, d'avoir donné des armes, des conseils à de futurs terroristes?» Réponse de Brzezinski: «Qu'est-ce qui est le plus important au regard de l'histoire du monde? Les talibans ou la chute de l'empire soviétique? Quelques excités islamistes ou la libération de l'Europe centrale et la fin de la Guerre froide?» C'était en 1998, avant les attaques du 11 Septembre commises justement par quelques excités.(3) Dans un premier temps, l'histoire a

donné raison à Brzezinski. Dix ans après l'Opération Cyclone, l'empire soviétique s'effondrait. La deuxième phase de la stratégie de Brzezinski pouvait se mettre en place. Sur tout le pourtour de l'URSS, dans cette ceinture baptisée *Rimland* en jargon géopolitique, les anciennes républiques soviétiques devenues indépendantes pouvaient désormais être détachées d'un *Heartland* fortement diminué et constituer un rempart pour isoler la nouvelle Fédération de Russie.

Dans le Grand Jeu du XIXe siècle, l'obsession des Britanniques avait été d'empêcher l'accès de l'Empire russe aux mers chaudes. Au XXe, elle s'était doublée de la hantise des Américains de voir New Dehli pencher dangereusement vers Moscou. Avec l'effondrement intérieur de la Russie dans les années 90 et l'abandon des positions que l'URSS occupait dans le monde, les USA avaient enfin les mains libres pour écarter cette menace définitivement et la partie semblait gagnée. Mais l'histoire en a décidé autrement. En deux décennies, la situation s'est retournée contre eux, ainsi que le montre la déroute de Kaboul. Nous essaierons de voir les raisons de ce retournement dans un prochain article.

NOTES

1. RT USA.
2. Interview de Joe Biden.
3. *Nouvel Observateur* du 25 janvier 1998, cité dans Christian Greiling, *Le Grand Jeu*, p. 245.



PASSAGER CLANDESTIN: P. Hubert

Celui qui commande est celui qui sert

A LA FOIS HOMME DE PRIÈRE ET CHERCHEUR SCIENTIFIQUE, L'AUTEUR DE CE TEXTE NOUS LIVRE UNE RÉFLEXION CLASSIQUE MAIS ESSENTIELLE SUR LA DIFFÉRENCE ENTRE LES VRAIS CHEFS ET LES «PETITS MAÎTRES DE CE MONDE». QU'ON SOIT CROYANT OU PAS, CETTE MÉDITATION SUR LE GOUVERNEMENT PAR LE DON DE SOI ET LA VÉRITÉ OPPOSÉ AU GOUVERNEMENT PAR LE CALCUL ET LA RUSE NOUS DÉPEINT AUJOURD'HUI UNE OPPOSITION POUR LE MOINS... FAMILIÈRE.

«Les grands font sentir leur pouvoir»... cette parole du Christ ne cesse de résonner en moi, modeste prêtre, depuis plusieurs mois. En tant que prêtre (par ailleurs confronté aux immenses dégâts sociaux, psychologiques... et sanitaires, liés au covidisme), je sais que l'Évangile heurte de front une certaine logique du monde: logique de pouvoir et de domination, pour laquelle il n'est trop souvent d'autres rapports entre les hommes que des rapports de force. Il me semble que la crise «sanitaire» que nous traversons depuis maintenant presque deux ans s'inscrit pleinement dans une telle logique. Plus que jamais, il y a ceux qui dominent, qui sont les maîtres, et il y a la masse des autres — ceux qui «ne sont rien». Et ceux qui dominent en effet font «sentir leur pouvoir».

Contre cette logique, hélas tellement humaine, et qui ces derniers mois prend un

tour tragiquement concret, sans doute est-il bon de se rappeler qu'il en est pourtant une autre: une logique de service. Et voilà bien qui nous oblige, aussi, à nous interroger toujours à nouveaux frais sur ce que c'est qu'être un «maître» — sur ce que c'est qu'être un chef. Interrogation salvatrice qui seule, peut-être, peut permettre de garder la tête froide en cette période d'hystérisation du «débat» politique (en fait inexistant) — qui seule peut permettre, dans une attitude que le grand Nietzsche promut en son temps sous le vocable de «passion de la distance», d'opposer *nos* «gestes barrières» à la propagande entretenue par les petits maîtres de ce monde.

ÉTEIGNONS NOS TÉLÉVISEURS. CESSONS DE GASPILLER NOTRE TEMPS À ÉCOUTER LES MENSONGES QUI S'EXHALENT DE LA BOUCHE DES PETITS MAÎTRES, ET CERTES: PRENONS, S'IL SE PEUT, UN PEU DE HAUTEUR,

ET DEMANDONS-NOUS, TOUT SIMPLEMENT, CE QUE C'EST QU'ÊTRE UN BON CHEF.

Le bon chef n'est-il pas celui qui donne sa vie — et qui, la donnant, la gagne? Le bon chef, bien loin d'être jupitérien, n'est-il pas le serviteur de ceux qui le suivent? Le bon chef, bien loin d'être un petit chef, que l'on craint ou que l'on idolâtre, n'est-il pas celui que son sens du service, que sa noblesse d'âme, obligent? Quelle différence abyssale, en tout cas, entre la logique évangélique et celle du monde! Entre la fausse autorité, qui écrase, qui fait peur ou qui menace, et la véritable autorité, qui élève et qui rend libre!

Mais quelle est-elle, la fausse autorité — cette fausse autorité qui est celle, non pas des vrais chefs, mais des petits chefs? Elle use rarement de la force brutale, mais souvent agit par la ruse. Les petits chefs sont très souvent des dialecticiens nés, maniant avec une formidable habileté l'art du «en même temps» et celui de pervertir le sens des mots. Leur désir étant un désir de pouvoir, ils savent flatter les puissants de ce monde, pour autant que ces flatteries serviront leur intérêt. Flattant les puissants, c'est tout naturellement qu'ils mépriseront les faibles, ou même les piétineront. Les plus rusés d'entre les petits chefs sauront même instiller dans l'esprit de leurs victimes le désir d'être piétinées, ils seront des bourreaux qui sauront, au moins pour un temps, se faire aimer de leurs victimes.

Rien de tel, pour asseoir sa domination et faire sentir son pouvoir, que d'endormir d'abord le bon peuple, que de lui ôter progressivement toute espèce d'esprit critique, que de le rassasier *ad nauseam* de pain et de jeux. Les gens sont plus faciles à mépriser, à manipuler ou à piétiner lorsqu'on les entretient dans un état de vie effectivement méprisable. Faites croire au commun des mortels que l'horizon indépassable de son existence est de conduire une grosse cylindrée, ou d'avoir suffisamment de pouvoir d'achat pour se permettre de partir en vacances deux semaines par an, ou pour

pouvoir se jeter à corps perdu dans les plaisirs dérisoires de ce monde... et il finira par le croire lui-même. Il finira, ce *vulgum pecus*, par devenir une victime consentante, un animal bien domestiqué, obéissant et servile comme un chien aimant la chaîne qui l'entraîne ou la main qui le frappe — comme un chien aimant sa niche.

LE PEUPLE NE SE RÉVOLTE PAS QUAND ON LUI FAIT ACCROIRE QUE TOUT VA BIEN DANS LE MEILLEUR DES MONDES POSSIBLES (CELUI DE BIG BROTHER ET DE 1984), LE PEUPLE NE SE RÉVOLTE PAS QUAND ON LUI FAIT AIMER SON ESCLAVAGE.

Du pain et des jeux, quelques discours consensuels de temps en temps, maniant la novlangue, dégoulinants de moraline, mais n'oubliant jamais de faire la promotion des modes de vie flattant les instincts les plus primaires et les plus bas... et le tour est joué.

Cela, tous les petits chefs le savent bien. Depuis toujours. Ils piétinent rarement au sens propre, ils écrasent rarement physiquement (si ce n'est vers la fin de leur règne) : ce sont les consciences qu'ils écrasent. Les petits chefs sont les ennemis de toute vie spirituelle et de toute liberté au sens le plus fort. De ce point de vue la crise que nous traversons est symptomatique de la victoire des «petits chefs». Le sacro-saint «pass sanitaire» est perçu comme «indispensable», vital même... mais parce que sans lui il est impossible d'aller se remplir le ventre au restaurant ou se vider la tête au cinéma. *Voilà*, peut-être, qui est le plus effrayant.

Mais qu'en est-il alors des vrais chefs — de ceux que leur noblesse d'âme oblige? Il faut le répéter, ils sont les agents d'une autorité qui n'écrase pas, mais qui élève. Ils parlent avec calme, et sang froid. Ils ont aussi cette naïveté si typique des âmes bien nées (des âmes qui sont «nées d'en haut», qu'on me pardonne, encore, cette référence évangélique): naïveté sublime et touchante qui leur fait croire, et qui leur fera croire jusqu'à leur dernier souffle, que rien n'est assez beau ni assez grand pour l'homme, créature de Dieu. Celle qui leur fait croire

qu'une vie qui ne se donne pas est une vie perdue — et que cela vaut la peine de se battre au nom de tout ce qui peut accroître le regard de l'homme, dans l'ordre de ce qui est vrai et beau, dans l'ordre de ce qui est bon.

«NÉS D'EN HAUT», LES VRAIS CHEFS AIMENT TOUT CE QUI EST FORT DU POINT DE VUE DE L'ESPRIT, TOUT CE QUI EST ASCENDANT, TOUT CE QUI ÉLARGIT LA PERSPECTIVE DE L'HOMME AU-DELÀ DES SIMPLES ET IMMÉDIATES CONTINGENCES MATÉRIELLES.

Ils n'«éduquent» pas le peuple (ils n'ont pas la sotte prétention de dicter au bon peuple ce qu'il doit penser et comment il doit penser, ils n'ont pas la prétention de faire œuvre de pédagogie), non: ils montrent la voie par l'exemple, par leur vie tout entière. Les vrais chefs sont animés par un esprit de service, parfois même de sacrifice, et ils ne se rendent pas propriétaires de leur fonction. Mais il en est ainsi parce que, on l'aura compris, ils ont aussi le sens de la Transcendance, celle-là même qui leur procure une vision, une hauteur de vue, que les petits chefs n'auront jamais; ils savent qu'ils ne tiennent pas leur autorité d'eux-mêmes ou de quelque organe de propagande, mais, en dernier ressort, du seul Chef véritable, du «grand maître par excellence», de «celui qui a traversé les cieux», comme l'écrit l'Apôtre Paul, et devant qui ils se savent avoir des comptes à rendre.

Osons le dire: partout où ces véritables chefs, pétris de culture et d'humilité chrétiennes, brillent par leur absence, partout où l'Évangile recule — la barbarie, l'ensauvagement des consciences et des mœurs, et finalement la servitude volontaire, progressent. Partout où l'on n'apprend plus à apprendre, partout où l'on n'apprend plus à servir, partout où l'on n'apprend plus à vivre dans l'amour de la vérité et dans la vérité de l'amour — le Mauvais met le grappin sur sa part. Partout où l'on tourne en dérision ce qui élève l'âme, partout où

l'on méprise l'homme en lui faisant croire qu'il n'est pas fait pour ce qui est beau et pour ce qui est grand, qu'il n'est pas fait pour être libre, partout où l'on persuade l'homme qu'il ne sert à rien de donner sa vie pour une «juste cause», comme le disait Péguy — c'est le Mauvais qui rafle la mise, qui se frotte les mains et qui fait grincer ses dents.

Soyons lucides: il semble que notre société soit devenue une société de petits chefs, accessoirement aussi d'amuseurs publics et de médias menteurs — une société en tout cas où l'on réfléchit très peu sur le destin surnaturel de l'homme, enfermé plus que jamais, en ces temps qui sont les nôtres, dans ce que Alain Finkielkraut nomme si justement le «règne de l'immanence radicale».

RÉSISTER, DE CE POINT DE VUE, CONSISTERA SANS DOUTE À NE PAS CRAINDRE CE QUI TUE LE CORPS, ET À AVOIR EN HORREUR CE QUI TUE L'ÂME, À COMMENCER PAR CELLE D'UN PEUPLE.

Résister, surtout, consistera à ne pas oublier que le Mauvais adopte toujours les dehors de la vertu. Celle qu'on nous propose, vertu de citoyen catéchisé, aseptisé et QRcodisé, pue. Et, quitte à s'en trouver parfois «désespéré», l'on pourrait lui appliquer cette remarque que Léon Bloy adressa à une certaine littérature pieusarde de son temps:

«C'est à se demander, vraiment, si Sodome et Gomorrhe que Jésus, dans son Évangile, a déclarées "tolérables", ne furent pas saintes et d'odeur divine, en comparaison de ce cloaque d'innocence.»...(1)

Mais n'a-t-on pas les vainqueurs que l'on mérite?

- ✧ Le père Hubert est prêtre catholique et enseignant-chercheur en philosophie.

NOTE

1. Léon Bloy, *Le désespéré*, La part commune, 2004, p. 260.

LISEZ-MOI ÇA! par Patrick Gilliéron Lopreno

«Walden» de Thoreau

EN DÉCRIVANT SA VIE DANS UNE HUMBLE CABANE AU FOND DES BOIS, L'AMÉRICAIN HENRY DAVID THOREAU A INITIÉ UN RÉEXAMEN PROFOND DE LA VIE DANS LA CIVILISATION INDUSTRIELLE. SON OUVRAGE EST UN COMPAGNON SPIRITUEL DOUBLÉ D'UN MANUEL DE SURVIE.

CE QU'IL APORTE

Les grandes œuvres traversent les siècles et restent souvent comme des phares pour les générations qui suivent. C'est le cas de *Walden* de l'écrivain et poète naturaliste américain Henry David Thoreau. Durant plus de deux ans, Thoreau a vécu dans une cabane au bord d'un étang de forêt nommé Walden afin de fuir l'agitation et la frivolité des hommes. Par ce retrait de la société, il est parti en quête de l'essentiel en recherchant ce qui conditionnait les nécessités d'antan. Les besoins vitaux sont simples, et ce sont les mêmes pour tout le monde en tout temps: nourriture, abri, vêtements et combustibles. Ces quatre éléments sont à la base de la civilisation et d'un confort immémorial au détriment des subterfuges de la société de masse, laquelle nous vend des produits inutiles à profusion.

L'auteur n'oppose pas sommairement l'état sauvage à notre modèle

de société mais s'appuie sur une vision de la sobriété et de l'économie pour atteindre un mode de vie qui respecte la nature et les convictions de chacun. Car notre système économique, qui est d'ailleurs en train de submerger l'Amérique du



XIXe siècle, époque de ce récit, nous empêche d'être. Texte précurseur d'avant la Guerre de Sécession qui va profondément diviser les Américains entre l'esclavagisme et le salariat, la force de *Walden* est de

proclamer avec une suprême honnêteté que l'individu n'est jamais libre et toujours esclave, soit d'un patron, soit d'un maître. Que l'on soit employé ou esclave dans une plantation, nous cédon notre indépendance à autrui et le recours aux forêts est pour le poète le seul moyen possible d'y échapper.

CE QU'IL EN RESTE

Proche de l'état d'innocence, la vie en dehors de la civilisation procure

une joie qui permet de nous retrouver et de renouer avec notre vie intérieure. Propice à la contemplation, cette existence hors normes inspire un profond respect des êtres qui la peuplent. Les animaux font partie de notre quotidien et le rythme des saisons, la vie et la mort des plantes, décident de notre nourriture. Bien entendu, on peut condamner cette manière de critiquer la vie en communauté et voir de l'égoïsme dans un tel repli, mais Thoreau en prophète voit venir un monde en déclin où les guerres et la société moderne industrielle rendront impossible le simple bonheur de vivre en liberté et autonomie. Écrivain de la désobéissance civile et sincère pamphlétaire contre l'esclavage, le *dissident* américain, obsédé par une vision virginale et nostalgique d'un Paradis perdu, ancre ses paroles dans une des plus

belles déclarations d'indépendance face à l'oppression et à l'aliénation.

A QUI L'ADMINISTRER ?

Ce récit autobiographique s'adresse à tous. En cette époque pandémique qui tend à restreindre nos libertés fondamentales partout dans le monde, *Walden* est un océan d'oxygène purificateur. Publié en 1854, il est considéré comme le prototype du *nature writing*, qui a donné à l'Amérique ses plus beaux auteurs. Dans une autre mesure, qui est plus d'actualité, Thoreau peut aussi inspirer les auteurs survivalistes, qui se préparent à des jours sombres et ténébreux. En somme, *Walden* est un compagnon spirituel doublé d'un manuel de survie. Un chef d'œuvre atemporel et universel!

* Henry David Thoreau, *Walden*, Gallmeister, 2017.



Antipresse.net-canal historique

Le rendez-vous des abonnés de l'Antipresse sur Telegram!

→ t.me/antipresse

TURBULENCES

DOCUMENT - Michel Debré sur le déclin démographique de la France

CE BREF ARTICLE DE L'ANCIEN PREMIER MINISTRE FUT PUBLIÉ LE 18 FÉVRIER 1976 DANS LE JOURNAL *LE MONDE*. IL AVAIT ÉTÉ DISTRIBUÉ AUX CANDIDATS PRÉPARANT LE CONCOURS DE SAINT CYR, DANS LE CADRE DU COURS «MÉTHODE DE

COMPOSITION». MICHEL DEBRÉ ÉTAIT LE PÈRE DE LA CONSTITUTION DE 1958. CE QU'IL ÉCRIVAIT IL Y A QUARANTE-CINQ ANS EST PLUS ACTUEL QUE JAMAIS. DANS LE CLIMAT DE CENSURE ACTUEL, ON

NE PEUT QU'ÊTRE ÉMERVEILLÉ PAR LA FRANCHISE ET LA SIMPLICITÉ DE CETTE MISE EN GARDE.

On dit volontiers: la dénatalité est un fait inéluctable, car il touche à peu près tous les peuples de race blanche. Certes voilà qui est préoccupant et point justifié par la démographie dite galopante des peuples d'autres continents!

Mais c'est surtout préoccupant pour la France, qui a commencé sa décadence démographique au début du XIXe siècle, qui a subi la terrible hémorragie de la première guerre mondiale et dont le beau redressement n'aura duré qu'un bref quart de siècle, au lendemain de la seconde guerre. L'analyse des derniers chiffres montre la rapidité avec laquelle le phénomène tourne à la catastrophe. Le renouvellement des générations ne se fait plus. À quoi bon se flatter du chiffre de 53 millions, quand on sait, ou que l'on devrait savoir, que ce chiffre comprend quatre millions d'étrangers? À quoi bon prétendre que la fécondité des couples, en France, est encore légèrement supérieure à celle de certains de nos voisins, alors que l'on sait que cette fécondité est due à la plus forte natalité observée chez les couples d'immigrés.

Les conséquences de cette situation sont déjà visibles. Le marché intérieur se restreint dans des proportions qui atteindront l'agriculture, les industries textiles, le bâtiment. Avant dix ans, la population active diminuera, à moins de faire appel par centaines de milliers à des travailleurs africains ou asiatiques. Le vieillissement de la population sera tel, d'ici quelques années, qu'il faudra retarder les limites d'âge, c'est-à-dire prolonger la durée du travail.

Il n'est pas convenable d'affirmer que les responsables de la nation sont impuissants. Sans doute le soutien matériel (relèvement des allocations familiales, aide à la famille et notamment à la mère d'au moins trois enfants) ne suffit pas à renverser le mouvement. Encore faut-il savoir que ce soutien matériel, placé comme il se doit en priorité de

tout effort national, est un commencement indispensable. Au delà, il faut une éducation, une information, un accueil social généreux, grâce à quoi pourront être combattues les idéologies pernicieuses qui prêchent l'infécondité.

Le péril, pour la France, est mortel.

— . —

Supranationalité, inflation, dénatalité: le drame est devant nous. Il nous faut réagir et agir, ce que les Français ne feront pas pour la France, c'est-à-dire pour eux-mêmes, personne ne le fera. Cet appel sera-t-il comme une bouteille jetée à la mer afin de témoigner que l'aveuglement n'a pas été général? Ah! comme je voudrais que ce cri d'alarme soit entendu par ceux qui nous informent, nous enseignent, nous gouvernent!

☛ Copie du tapuscrit original transmise par le général Dominique Delaware.

TRIBUNE - Persister, mais à quel prix?

A l'occasion de notre sixième anniversaire, nous publions ce message à la fois poignant et très révélateur d'une abonnée fidèle. Il traduit le drame partagé par des millions d'humains de par le monde qui résistent, par bon sens et par décence, à la dérive collective vers la folie et la terreur.

D'abord je voudrais vous remercier pour cette parcelle d'existence qui échappe à la folie ambiante, qu'est l'Antipresse. Je reçois cette lettre depuis le n° 15 exactement, puis j'ai lu en suivant tous les numéros, comme un fil d'Ariane vers le sens. On pourrait parler de sens de sortie de ce labyrinthe dans lequel nous sommes empêtrés, mais aussi du sens profond de toutes choses.

Je crois que cela m'a – aussi – permis de ne pas sombrer. Je passerai les détails de mon histoire personnelle, mais voilà, il se trouve que je suis étudiante en 4e année de médecine, et que j'ai repris ces études à 30 ans, qui sont aussi pour moi une façon de réparer une vie brisée.

Depuis la rentrée, je me demande comment je vais pouvoir tenir encore six

ans. Comment je vais pouvoir supporter les humiliations permanentes, non sues, puisque tu es, ces moments où la connivence est de mise et que vous, vous n'êtes pas d'accord mais ne dites rien. Parce que vous avez trop à perdre. J'ai conscience que la vaccination obligatoire est un engrenage auquel, si j'accepte de poursuivre ces études, je n'échapperai pas, et au-delà du peu de risque que je cours à me faire vacciner, vaccination qui n'est que la pointe émergée de l'iceberg, c'est le principe lui-même que je n'accepte pas. Ou ne dois pas accepter.

Votre article, ce dimanche, à propos de la bêtise, a fait écho à une réflexion que je médite depuis longtemps: Nicolas Taleb appelle les crétins instruits les Intellectuals Yet Idiots (IYI) dans son livre *Jouer sa peau*. Les étudiants en médecine n'échappent pas à ce modèle évidemment. Il n'y a aucune discussion possible. Du moins, lorsque vous tentez la discussion plutôt que le sourire complice, au mieux on vous regarde avec d'autres yeux, au pire on vous insulte et vous exclut. Entre les deux, on vous prend pour l'imbécile de service, précisément, on vous fait la leçon; sans savoir que vous avez fait des études en philosophie des sciences, en statistiques et en biologie fondamentale, mais c'est un détail.

Alors je me demande, très sérieusement, si je dois continuer, au risque de perdre mon intégrité psychique, ou m'arrêter, et laisser à d'autres le terrain. Je pense souvent à ce que raconte Jacques Hogard dans *L'Europe est morte à Pristina* (le parallèle vous semblera exagéré évidemment, mais c'est pour le principe): il dit qu'il ne voulait pas y aller, et que son père lui a répondu que s'il n'y allait pas, d'autres, moins scrupuleux, iraient à sa place.

J' imagine que c'est le sens du sacrifice, mais je me demande aussi si cela en vaut vraiment la peine. Qu'y a-t-il, au bout, qui vaille la peine de ce sacrifice?

Je lis en ce moment les *Lettres de Solovki* de Pavel Florenski, peut-être y trouverai-je des réponses à mes questions.

✿ **Hélène.** (Illustration: «Le Bouc émissaire» de William Holman Hunt)

MARQUE-PAGES - La semaine du 28 novembre au 4 décembre 2021

LES INCONTOURNABLES DE LA SEMAINE SÉLECTIONNÉS PAR SLOBODAN DESPOT

En sourdine. Le plus vaste procès pour trafic sexuel de l'histoire américaine a commencé lundi — mais il souffre d'une âpre concurrence avec le variant Omicron ou... le procès Theranos! Le jugement de la vieille fraude aux pigeons *high-tech* montée par Elisabeth Holmes (voir «Le coup d'État technologique», AP231 | 03/05/2020) semble plus important aux algorithmes de Twitter, par exemple, que celui de Ghislaine Maxwell, impliquant une traite d'êtres humains. La «Madame» présumée du financier pédophile Jeffrey Epstein risque en effet 80 ans de prison pour de multiples accusations de trafic sexuel. Même si les médias ne s'y attardent pas trop, on apprend tout de même que l'ex-gouvernante d'Epstein a certifié que Maxwell était la «dame de la maison» (du manoir d'Epstein). Le chauffeur du même, lui, déclarait que Ghislaine M. elle-même lui donnait des ordres d'amener des mineures pour le compte du patron. Quant au pilote de l'avion, il n'hésite pas à balancer les noms des passagers du «Lolita Express»: Kevin Spacey, Clinton, Trump, prince Andrew... Voilà qui promet... Pour le détail des révélations, on peut directement suivre le fil de Matthew Russell Lee (Inner City Press)

Un poil de génie génétique... Dans son enthousiasme transhumaniste, le magazine *Forbes* publiait le 29 novembre un article qui clamait: «Oui, les vaccins modifient votre ADN. Un tout petit peu. C'est une bonne chose». Mais tout le monde n'allait peut-être pas apprécier d'apprendre qu'on allait altérer son ADN, même «un tout petit peu». Du coup, *Forbes* a banalisé dare-dare son titre avec une belle périphrase: «Les vaccins anticovid n'altèrent pas votre ADN, ils aident à sélectionner des cellules pour renforcer

votre réaction immunitaire.». S'il revenait aujourd'hui, Molière ferait fortune comme *spin doctor* pour les médias de grand chemin...

Fêtes terminales. Pendant que la population bâillonnée grogne et se serre la ceinture, galas et grandes bouffes s'enchaînent dans les milieux « autorisés », sans chemises, sans pantalons, sans masques... et sans retenue. A quoi riment ces provocations? Le *blog du Yéti* y voit un « signal faible » plutôt assourdissant:

« Ces bacchanales dépravées n'ont évidemment plus rien à voir avec une quelconque démonstration de puissance. Plus pathétiques qu'arrogantes, elles relèvent d'un réflexe morbide, d'un désordre pathologique sous emprise de Thanatos. De fait, les exemples de décomposition de ce genre abondent dans l'histoire des civilisations, des empires ou des régimes déçus, annonciatrices de leur fin. »

Tour de vis. Jack Dorsey, le barbu piercé et un peu cradingue qui avait fondé Twitter, a quitté la présidence du réseau social. Il laisse la place à son ancien directeur technique Parag Agrawal, bien plus propre sur lui, et qui s'est déjà distingué par sa dévotion aux dogmes du politiquement correct. Les connaisseurs comme *Robby Soave* ou *Mike Solana*, sont d'accord pour penser qu'on va regretter le prédécesseur. Selon Solana:

« Jack avait conservé une lueur de la vieille culture Internet. Il a non seulement regretté les précédents cas de censure sur Twitter, mais a insisté sur le fait qu'il avait mis en place des changements pour éviter qu'une situation aussi draconienne que la censure du *[New York] Post* ne se reproduise. Lorsqu'on l'a interrogé sur l'introduction d'une hypothétique censure fédérale, il a exprimé une opposition vigoureuse, presque irrespectueuse... »

Martyr de la science. L'an dernier (18.11.20), le chimiste covidosceptique allemand Andreas Noack était arrêté en pleine conférence vidéo au cours d'une rafle antiterroriste. Un an plus tard, le 23 novembre 2021, Andreas Noack venait de résumer dans une autre vidéo les recherches du Dr Pablo Campa, de l'université d'Almeria, qui avait

analysé des vaccins ARNm à l'aide d'une technique de spectroscopie dite « Micro-RAMAN ». On y découvrait des nanoparticules d'oxyde de graphène, non déclarées dans la composition des vaccins, et susceptibles de provoquer des micro-blessures dangereuses.

Immédiatement après cela, selon le récit de sa jeune épouse, enceinte et choquée, le Dr Noack était sauvagement attaqué et battu à mort. Les médias de grand chemin ne se sont pas appesantis sur cet étrange fait divers.

Coupables de service. Les craintes exprimées par Ariane Bilheran dans *l'Antipresse* au sujet de l'engrenage totalitaire sont partagées par l'anthropologue Danièle Dehouve et l'historien des religions Christophe Demardel, qui « redoutent de voir ressurgir des logiques d'accusation délétères et stériles pour surmonter les crises ». La cible de ces « logiques »: les non-vaccinés. *Leur tribune dans le Figaro* est une prise de position nette et capitale: > « Si l'on désigne des boucs émissaires – les « antivax » –, on renonce par là même à la Déclaration des droits de l'Homme et du Citoyen. Depuis cet été, on a créé des citoyens de seconde zone: des milliers de soignants suspendus de leur emploi, l'interdiction d'aller au cinéma, au restaurant, d'entrer dans une bibliothèque publique, y compris pour des enfants entre cinq à onze ans exclus de fait par le nouveau « statut » discriminatoire de leurs parents. Comment expliquer que ces mesures n'aient pas suscité plus de critiques? Une seule réponse est possible: les valeurs démocratiques communes ont été balayées par un mécanisme plus profond, celui de la construction du responsable du malheur collectif.

Encore plus grave, on a créé les conditions de mécanismes de harcèlement. La désignation du responsable à la vindicte populaire n'aboutit pas, comme dans un petit village africain, à l'expulsion d'un homme, mais à la construction d'un groupe de responsables. Dès lors, n'importe qui se rattachant à ce groupe peut être considéré comme coupable, même un enfant. »

Fâchés! « Les vaccinés piquent une colère », nous annonce Le Taon. « Un effet secondaire

nouveau et qui se répand à forte contagion parmi les vaccinés de Suisse: à quoi sert-il d'obéir en bon élève citoyen aux injonctions gouvernementales si ensuite on se retrouve traité presque à la façon d'un sonneur de cloches antivax?» En effet: le vax n'a pas tenu ses promesses et l'on commence à s'en rendre compte. La suite, pour paraphraser Brassens dans *Le Gorille*,

Mégaflop. Une étude rendue publique le 19 novembre par la revue médicale *The Lancet* risquerait de rendre les «bons élèves» encore plus furieux. Elle montre en effet, chiffres en main, que le virus dans sa transmission ne fait pas tellement le tri entre tatoués et non tatoués:

«On s'attendait à ce que des taux élevés de raisinage contre le Covid-19 fassent baisser la transmission du SARS-CoV-2 au sein des population en réduisant le nombre des sources de transmission possibles et donc de réduire la charge de la maladie. Des données récentes, cependant, indiquent que la pertinence épidémiologique des individus raisinés contre la Covid-19 est en train de croître.»

Autrement dit: le pass sanitaire est là pour vous contrôler (beaucoup), vous rassurer (un peu), mais pas tellement pour vous protéger. De là à dire qu'il aide la maladie...

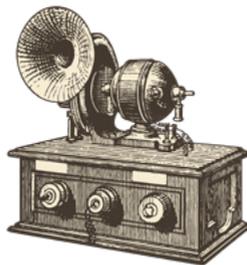
Lettres à un menteur démagogue. Tenace, l'avocat séduis Jacques Schroeter, au

nom des 500 citoyens qui le mandatent, ne cesse d'adresser des courriers pressants aux autorités de son pays en réclamant des explications. Cette semaine, c'est au ministre valaisan Christophe Darbellay qu'il s'adresse après que celui-ci eut estimé que l'économie était «l'otage d'une poignée de non-vaccinés».

Au vu des constats statistiques et scientifiques qui s'accumulent (voir plus haut), Schroeter demande au conseiller d'Etat «comment avez-vous pu préférer publiquement un tel mensonge?» S'appuyant sur la nouvelle étude du *Lancet* établissant l'inefficacité des vaccins à arrêter la transmission, il remet une couche le 3 décembre:

«...je vous somme de mettre immédiatement fin à vos attaques à l'encontre des non-vaccinés. Jeter faussement l'opprobre sur un groupe social est une bien misérable façon de gouverner. Il y a eu des antécédents tragiques au siècle dernier et vous en prenez malheureusement le chemin.»

Ces lettres peuvent être consultées et diffusées ici ([29.11.2021](#)) et ici ([3.12.2021](#)). A n'en pas douter, les interrogations sans réponse de Me Schroeter resteront des pièces capitales pour le procès des autorités qui ont soumis les populations à des tortures physiques et morales inutiles au temps du Covid.



L'ANTIPRESSE EST UNE CHRONIQUE
DE LA VIE HUMAINE AU TEMPS DES ROBOTS,
100 % ANIMÉE PAR L'INTELLIGENCE NATURELLE.
DÉJÀ 6 ANS. PLUTÔT RASSURANT, NON?